

Arcachon's blues

Elle avance pieds nus dans le sable épais de la dune qui enserre ses chevilles d'un collier lourd. Parfois, elle perd l'équilibre, se rattrape en riant, poursuit son ascension.

Plus loin, un parapente élance ses couleurs acidulées à l'assaut du ciel et vole avec la mer en fond d'écran.

Elle le montre du doigt avec l'impudeur de sa jeunesse.

Son corps a quitté les rives de l'adolescence pour s'ancrer à l'âge où tout est permis. Elle se retourne comme pour me faire plus de mal. Me présente son front lisse, ses joues rosies par l'effort, la petite fossette de son menton, ses lèvres pleines dans lesquelles elle plante parfois une dent innocente pour se faire pardonner.

Mais je vois surtout ses yeux bleus, de véritables perles enchâssées dans un écrin. Ils révèlent tant d'insouciance, on y lit des pensées ingénues, des souvenirs d'enfance tellement proches qu'il est presque incestueux de la trouver si belle.

Elle sourit, fait des signes de connivence, émet des sons couverts par un avion qui passe trop bas. Elle répète et son cri court, souffle de vent qui éparpille le sable :

– Je t'aime !

Pour parachever sa pensée, sa main éclairée de soleil envoie des baisers autour d'elle. Un peu plus à droite, des touristes étrangers la contemplant, l'amour fait toujours plaisir à voir. Ca y est, elle a atteint le sommet, fait le « V » de la victoire et salue, tel le sportif recevant la médaille d'or.

Et puis, c'est toi que je vois. Tu partages la dune avec elle, vous êtes seuls au monde, n'est-ce pas ? Ne mens pas, je le lis dans ton regard, dans tous tes gestes, dans la lueur de bonheur qui vacille dans tes yeux. Je te connais si bien, depuis si longtemps, tu ne peux rien me cacher.

Je me fais toute petite pour que vous ne me découvriez pas spectatrice de votre paradis que excuse-moi, je sais artificiel. Ils ne durent pas, les instants heureux, il n'y a rien de plus fugace. Le temps de se retourner et pffut, tout est changé, même la couleur du ciel.

D'ailleurs, le soir annonce son arrivée, il va bientôt étendre son manteau sombre sur les lieux et les gens. Vous le comprenez puisque vous entreprenez la descente.

En bas, le magasin de souvenirs baisse son rideau de fer.

Le restaurant, hormis une table qui accueille un couple âgé, vous appartient. Les nappes sont blanches, les assiettes aussi, le ton est lancé, sobre comme tu aimes, classique, de bon goût. Elle a le sourire facile, alors elle te sourit.

Le rouge de sa bouche, la blancheur de ses dents, je voudrais pouvoir critiquer, mais non, il n'y a rien à redire. Pas la moindre petite ride à la commissure de ses lèvres alors que tremblants et inquiets, mes doigts s'égarerent.

Elle secoue la tête sous ton regard et ses cheveux se déplacent avec elle. Eux aussi sont fins, gracieux, de ce blond si clair qui attire et retient les doigts pour de chastes caresses. D'ailleurs, c'est ta main que je distingue, séparant tendrement ses mèches folles, rien ne me sera épargné. Je voudrais détourner les yeux mais je me complais dans cette scène qui nourrit mon malheur.

Elle a choisi son menu préféré de bord de mer, soupe de poissons et moules farcies. Toi, tu es toujours fidèle à ton plateau de crustacés duquel je me détournais avec dégoût.

Moi, il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai plus faim de ce que j'aime, la vie s'est chargée de me rationner en aliments de plaisir.

Je ne me nourris plus que par nécessité ou habitude, et d'ailleurs, cela n'a aucune importance. La solitude vous grignote à petit feu, on n'est plus exigeant avec soi-même. La cuisine s'éclaire de moins en moins longtemps le soir, on ne sourit même plus devant les émissions de variétés.

Le vent s'est levé sur le quai noir de nuit, les vagues s'acharnent plus durablement sur le sable. Sans complexe, vous faites faire des heures supplémentaires aux serveurs.

La soirée est à vous, vous le savez, vous en abusez.

Au-dehors, les chevaux de bois du manège, fouettés par la brise, vous escortent en une ronde indulgente et silencieuse.

Un pâle soleil d'entre saisons glisse entre les nuages.

Vous avez quand même choisi la plage, rien ne peut vous décourager. Vous êtes seuls, c'est ce que vous vouliez.

Elle est emmitouflée dans un polaire, la capuche rabattue sur son front éclaire ses yeux contre lesquels le temps ne peut rien. Dans un froissement de cils, ils sont toujours aussi brillants d'amour pour toi. Si sa bouche continue à te sourire ainsi, tu ne vas pas pouvoir t'empêcher de l'embrasser, m'obligeant à détourner le regard. C'est une image que je ne pourrai pas supporter.

Le geste le plus banal m'arrache à présent des larmes.

Elle a pitié de moi, elle s'éloigne de toi, elle court, emportant le sable dans ses pas.

Qui pourrait renoncer à la suivre ?

Certainement pas toi.

Elle jette ses chaussures, ses pieds créent des gerbes d'eau qui retombent étonnées qu'elle les ait déjà quittées.

Les vagues, complices de ma jalousie, effacent bien vite ses traces mais je suis naïve, tu ne peux pas la perdre.

L'océan est glacé mais elle doit t'étonner. Elle court dans l'eau, ses pieds rougissent, il te reste à les réchauffer. Je m'en souviens, l'amour donne toutes les audaces.

Puis elle se jette sur le sable comme si elle voulait y retrouver la chaleur de l'été passé, ses bras se tendent vers toi et cet appel silencieux est pour moi le plus impudique.

Un peu plus loin, le vendeur de marrons chauds, cerné de fumée, vous suit du regard en frottant ses mains. A défier ainsi les éléments, vous lui donnez encore plus froid.

La nuit est tombée sur la petite cité touristique. Mais vous avez pris l'habitude de veiller tard.

Le casino brille de tous ses feux, appelant à la vie que vous savez si bien saisir en plein vol. Elle marche devant toi, les bras étendus, en somnambule. Elle tente de se maintenir sur la bordure du trottoir mais son pied glisse. Alors, elle rit, il n'y a rien d'autre à faire, elle ne connaît pas le mot échec.

Elle pose en reine devant l'entrée de l'établissement de jeux. Elle n'a aucun effort à faire, c'est là ta magie, par ton seul regard, tu transformes en étoiles les planètes que tu choisis. C'est facile, il suffit de se laisser aimer par toi.

Elle est tombée dans le piège, elle croit que c'est parti pour la vie, cela me ferait presque sourire, moi qui sais.

Elle a repris son chemin. Elle te montre du doigt des encorbellements de villas pour que tu les fixes sur pellicule, tu obéis, elle a bon goût puisqu'elle t'aime. Elle se retourne vers toi. Son visage que tu filmes en gros plan est illuminé par le soir. Ton caméscope dernier cri exalte tous les détails, il pourrait révéler ses faiblesses. Mais l'amour sait effacer les défauts pour ne rendre compte que de la perfection. Ses yeux envahissent l'écran de leur bleu si chaud, si profond que j'en frissonne.

Alors, je fais arrêt sur image et je reste là, perdue dans cette couleur créée juste pour me faire du mal.

Je crois bien que j'en pleure.

Voilà, le film est de nouveau terminé, j'ignore combien de fois je l'ai visionné. Notre film, celui que tu avais tourné à Arcachon où tu m'avais emmenée pour une fête d'amour.

Dans la glace, mes yeux sont toujours aussi bleus mais il y a je ne sais quoi qui les a quittés. Et puis autour, plein de petites rides se sont installées en maitresses des lieux.

En outre, mes paupières sont gonflées de larmes refoulées. Les petits canaux de vie se sont chargés de chagrin et le chagrin, c'est bien connu, ça rend triste, ça rend moche, ça éloigne les autres et vous garde en otage, seul avec soi.

Je contemple dans le miroir ce visage qu'un jour tu as décidé de ne plus regarder parce qu'il t'était devenu indifférent, parce que tu ne ressentais plus rien pour moi.

Que me reste-t-il ? Rien, il ne me reste rien, sinon ce film sur Arcachon que tu avais tourné au temps du bonheur, où tu ne voyais que moi dans tes rêves les plus fous comme dans ta réalité de tous les instants.

Ce temps de vacances à vie où je revois cette femme que j'ai été, belle simplement parce que tu l'aimais.

Mais ce n'est plus moi. Nous sommes si dissemblables, deux femmes qu'une éternité sépare, deux femmes qui n'ont rien en commun hormis un homme.

Alors, indéfiniment, comme sur une bobine cassée, je la regarde, elle, l'autre, celle que tu aimais si bien, si fort.

Et je la déteste.